

entretien avec georg lukàcs

critique de la bureaucratie socialiste

questions de méthode

Le texte qui suit a été enregistré par Yvon Bourdet, le 16 avril dernier, non loin de Budapest, dans une maison au milieu de la forêt où Lukàcs — déjà gravement atteint par le mal incurable qui devait l'emporter quelques semaines plus tard — était venu se reposer. Il s'agit de la dernière interview qu'il ait pu accorder à un visiteur étranger.

Lukàcs parla pendant une heure et demie, d'abord de l'austro-marxisme, en évoquant son séjour à Vienne de 1919 à 1929, puis sur le rôle du parti en relation avec la spontanéité des masses.

Nous avons extrait, pour ce numéro, les remarques que Lukàcs fit au cours de ses réponses, sur la méthode marxiste. Avant de rappeler ses conceptions méthodologiques en général, notamment à partir d'un commentaire rectificatif de son livre : Histoire et conscience de classe, Lukàcs aborda le problème d'une façon concrète par le biais d'une réflexion sur la Chine de Mao Tsé-Toung qui faisait suite aux critiques que Lukàcs venait de formuler envers la bureaucratie socialiste en Europe. Lukàcs donna d'abord son sentiment sur le rôle des intellectuels en U.R.S.S., puis par un commentaire des récentes grèves de Pologne, il analysa la cause profonde des dysfonctions actuelles des régimes communistes.

Y. B.— *D'après ce qu'on entend dire, il y a actuellement en U.R.S.S. d'importantes différences de traitement des intellectuels : aux uns — ceux qui font l'œuvre scientifique — on laisse, semble-t-il, une assez grande liberté d'expression ; en revanche, lorsque les écrivains ou les artistes formulent des critiques, on veut les faire passer pour fous, on les enferme dans des cliniques psychiatriques. Qu'en pensez-vous ?*

Lukacs.— Vous savez, il s'agit ici d'une chose qui ne relève pas de la pure théorie. Pour vous répondre, il faut considérer la Russie d'un point de vue empirique. La Russie est la seconde grande puissance du monde, et, pour conserver ce rang, elle doit avoir une armée qui soit techniquement au niveau de l'armée américaine, spécialement en ce qui concerne l'armement atomique. Il en résulte tout naturellement que les savants — dont les recherches fondamentales sont la condition *sine qua non* du perfectionnement technique des armes — sont des gens intangibles ; ils peuvent faire, ils peuvent dire ce qu'ils veulent. Or, évidemment, de l'autre côté, les intellectuels qui ne défendent pas d'intérêts si directement liés à l'existence de l'Union soviétique sont dans une situation assez mauvaise. Je ne sais pas si vous l'avez lu, j'ai écrit sur Soljenitsyne un petit livre dans lequel je démontre précisément qu'une critique littéraire de la période de Staline est actuellement impossible en Russie. Certes, il existe un Soljenitsyne, mais il est dans une situation tout à fait difficile, presque impossible. La différence entre écrivains et savants a ses racines dans la situation actuelle de la construction du socialisme ; en effet, si elle ne se jetait pas à fond et d'une façon irrévocable dans la libre recherche scientifique et technique, la Russie n'existerait pas longtemps. C'est là une chose bien claire et qui explique pourquoi toute cette science qui conditionne les techniques de guerre bénéficie d'une liberté absolue en Russie tandis que toutes les autres activités intellectuelles dans tous les autres domaines, ne peuvent exister que dans la mesure où les intérêts momentanés de la société socialiste le permettent.

Y. B.— *Dès lors, comment envisagez-vous que soit possible une évolution de ce régime ? Est-ce qu'il peut devenir moins despotique d'une façon lente ou bien par un changement brusque ?*

Lukacs.— Vous savez, je crois qu'il y a des problèmes économiques dans chaque pays socialiste et, d'après moi, ces problèmes ne peuvent pas être résolus sans une démocratisation de la vie, de la vie ouvrière. Mais les conditions d'une démocratisation ne sont pas encore réunies. Vous pouvez en voir une preuve très nette dans les récents événements de Pologne : on a pu observer, à cette occasion, qu'il y a une indifférence de la masse ouvrière à l'égard des organisations ouvrières ; or, d'après mon opinion, cette indifférence secrète, pour ainsi dire, son antidote et comme un contrepoids nécessaire, qui en est inséparable ; par ce contrepoids, j'entends les grèves spontanées, les grèves explosives (sauvages). A ce propos, je dois ajouter qu'on a tort de croire qu'il y a une grande différence entre la Pologne et les autres pays socialistes : certes, en Pologne, il y a eu une explosion et dans les

autres pays, il n'y a pas eu encore d'explosion, mais il y a partout la même indifférence et, à chaque moment, cette indifférence des ouvriers qui sentent que leurs organisations ne servent pas à la défense de leurs véritables droits, devient une indifférence envers les choses de chaque jour et cette indifférence peut, chaque jour, se changer brusquement (1) en une grève spontanée, comme cela s'est produit en Pologne. Ce danger, je sens qu'il existe en chaque pays socialiste ; dans chaque pays socialiste peut arriver demain ou après-demain ce qui est arrivé en Pologne.

Y. B.— Mais, dans ce cas-là, reste la puissance de l'armée et de l'Etat soviétique qui peut écraser le mouvement.

Lukács.— Oui, vous savez, mais il y a déjà pas mal de temps que Talleyrand a dit, je crois, qu'on peut faire tout avec les baïonnettes, mais s'asseoir sur les baïonnettes, on ne peut pas et un système qui se base sur ça que nous sommes assis sur des baïonnettes ce n'est pas un système solide. De la sorte, on peut considérer que tous ces pays de l'Europe de l'Est sont dans des régimes de transition où les problèmes économiques rendent nécessaire une réforme économique. Mais une véritable réforme économique ne peut se réaliser que par une démocratisation de la vie quotidienne des ouvriers et, à ce propos, se posent des questions qui ne sont pas résolues.

Y. B.— Est-ce que vous pensez que la Bureaucratie, dans ces régimes de l'Est, peut faire une réforme économique qui élève le niveau de vie et, de ce fait, évite la révolte ?

Lukács.— Je ne le crois pas, je ne le crois pas. Pour éviter l'explosion, il faudrait que chacune des deux parties sache ce que l'autre veut, ce qu'il est possible d'accorder et ce qui est impossible. Par là, je ne veux pas dire que tout ce que les ouvriers demandent doit leur être donné, mais il faut une conversation permanente entre le parti et les ouvriers afin qu'on sache quelles sont les questions qui préoccupent les ouvriers, qui, à un moment donné, meuvent l'âme des ouvriers ; ce n'est pas toujours la même chose, ni de la même manière ni avec la même intensité ; c'est pourquoi un contact permanent est nécessaire et ce contact c'est ce que j'appelle la démocratie, la démocratisation de notre société ; sans une telle démocratisation, je ne crois pas que nous puissions faire des réformes économiques.

Y. B.— Et la bureaucratie elle-même ne peut pas faire cette consultation permanente sans se nier elle-même, sans se contredire ?

Lukács.— Je le crois, parce que je n'ai encore jamais... (naturellement on ne peut pas s'exprimer sur le plan de l'absolu) mais je n'ai encore jamais vu une réforme qui ait été faite par des bureaucrates. Parce que les bureaucrates croient toujours que la conséquence de leur système bureaucratique c'est la vérité pour la masse, pour la masse ouvrière et, bien sûr, ce n'est pas vrai ; il faut étudier — et étudier en tenant compte de ce qui arrive chaque jour — la

(1) Lukács a dit exactement : « se jeter dans ».

vie des ouvriers pour qu'on sache ce qu'ils veulent véritablement et comment ils entendent accomplir leur propre justice.

Y. B.— *Donc, vous n'estimez pas possible un dépérissement graduel de l'Etat et vous pensez, comme Marx, qu'il faut briser l'appareil, la machine de l'Etat ?*

Lukács.— Vous savez, il s'agit d'une chose qui est très, très loin ; c'est seulement dans une démocratie que ce dépérissement de l'Etat peut se produire. Avec la bureaucratie d'aujourd'hui, l'Etat devient toujours plus fort, plus puissant et on ne voit aucun signe de dépérissement, ni même de changement. Je ne crois pas qu'il puisse exister un changement bureaucratique et même je crois — autant qu'on peut juger de ces choses — je ne crois pas qu'il y ait une véritable volonté en ce sens ; quand on lit ce que Brejnev a dit au dernier congrès, on voit que tout reste en l'état, comme c'est aujourd'hui. A ce propos, je ne crois pas — et c'est une bonne chose — qu'on veuille une réaction stalinienne et un retour à Staline, ça, on ne le veut pas, mais cet équilibre bureaucratique qu'on a aujourd'hui, on veut le maintenir. Et combien de temps cela peut durer, naturellement, personne ne peut le savoir.

Y. B.— *Toutefois, est-ce que ce système est perçu par la masse des travailleurs comme devant-être-changé, ou bien les ouvriers sont-ils habitués à ce régime bureaucratique ?*

Lukács.— Ils sont habitués, mais, comment dire... c'est une mauvaise habitude avec laquelle ils ne sont pas d'accord. Si on parle avec des ouvriers, on voit toujours qu'ils désirent tout autre chose que ce que la bureaucratie veut leur donner.

Y. B.— *Mais ont-ils conscience d'un autre modèle de socialisme ? Quelquefois j'entends dire que la protestation des intellectuels contre le régime en U.R.S.S. est une protestation bourgeoise, une aspiration vers la démocratie occidentale et non une volonté de dépasser l'actuel régime soviétique.*

Lukács.— Ici, je crois qu'on ne comprend pas assez, qu'on n'a pas compris tout à fait Marx, car Marx a très bien démontré, dans ses écrits de jeunesse, que dans la démocratie bourgeoise existe une dualité entre le citoyen et le bourgeois, et le matérialisme bourgeois, comme dit Marx, règne toujours sur l'idéalisme démocratique du citoyen ; et le combat des citoyens bourgeois dans la Révolution française est devenu une pure caricature dans tous les pays capitalistes. De ce fait, je ne crois pas que le retour à cette démocratie soit la solution ; pour un véritable changement, il faut une démocratie véritablement prolétarienne ; par là j'entends seulement la démocratie des soviets de 17. Et je ne crois pas que, sans une sorte de retour aux soviets de 1917, nous puissions faire de véritables réformes.

Y. B.— *Mais ne pensez-vous pas que Lénine a eu une part de responsabilité dans l'évolution des soviets vers la Bureaucratie ? Dans l'Etat et la Révolution, il avait fait sienne la formule selon laquelle, après la prise de pouvoir*

par le prolétariat, l'Etat devait commencer immédiatement à dépérir. Or cela n'a pas commencé à se produire même de son vivant...

Lukacs.— Ici, il ne faut pas prendre chaque mot de Lénine en l'an 1917 à la lettre. Lénine a très bien su définir ce qu'il fallait entendre par révolution culturelle et les conditions de cette révolution, c'est-à-dire comment il fallait faire une révolution dans l'éducation des masses afin de les rendre aptes à une société soviétique. Lénine, je crois, était absolument, aurait été absolument contre les kolkhozes tels qu'ils sont aujourd'hui parce que ce sont des organisations purement bureaucratiques.

Y. B.— Et qu'est-ce que vous entendez précisément par organisation bureaucratique ? Est-ce lorsqu'il y a une séparation entre une minorité dirigeante et le reste du peuple ?

Lukacs.— Il y a bureaucratie, vous savez, lorsqu'une minorité de gens qui se sont cooptés règnent sans demander l'opinion des grandes masses. Ainsi, il faut distinguer deux sortes de socialisme : la première forme consiste à rester en contact permanent avec les masses, à savoir ce que les masses veulent, ce qui n'inclut pas, comme je l'ai déjà dit, qu'on doive être toujours d'accord avec ce que les masses demandent, mais il y a toujours un contact permanent entre l'Etat, le Parti et les masses ouvrières. De l'autre côté, se trouve une autre sorte de socialisme : ici, une minorité fait des lois et règne avec ces lois. Toutefois, il faut maintenant ajouter que ce système fonctionne dans une certaine mesure, mais seulement dans une certaine mesure.

Y. B.— Cependant, les adversaires de la première forme de socialisme font l'objection suivante : ils rappellent que, selon Marx, les idées de la classe dominante sont, en même temps, les idées de tout le monde, y compris de la classe ouvrière. Dès lors pourquoi vouloir être en contact permanent avec les masses et y trouver la vérité puisque la classe ouvrière elle-même a ses idées perverties par la classe dominante ?

Lukacs.— Vous savez, ici, il ne faut pas, il ne faut jamais avec un mot de Marx arranger une question. Marx avait, sur ce sujet, une conception générale mais c'est dans des écrits comme *Le dix-huit Brumaire* ou comme *La guerre civile en France*, la Commune, qu'il a expliqué exactement comment il s'imaginait une démocratie véritable. Maintenant, il faut réaliser cette démocratie véritable ou on ne réalisera jamais le socialisme.

Y. B.— Pour expliquer la dégénérescence de la Révolution russe, on invoque souvent l'échec de la révolution prolétarienne en Europe de l'ouest après la première guerre mondiale. Est-ce que vous pensez que si la Révolution prolétarienne s'était implantée en Allemagne, en Angleterre, en France, etc. l'évolution de la révolution aurait été très différente et que, peut-être, la bureaucratie aurait été évitée ?

Lukacs.— Je crois que ça aurait fait une grande différence parce que sans cette préoccupation défensive, sans cette orientation qui consistait à vouloir sauver les soviets de la contre-révolution européenne, si cette situation n'avait pas existé, on aurait eu une tout autre évolution ; on aurait eu probablement

une évolution beaucoup plus démocratique, mais il faut ajouter que ce sont là des spéculations assez vaines : on ne peut pas dire des choses passées comment elles se seraient passées si elles ne s'étaient pas passées.

Y. B.— *Je suis très intéressé par votre critique de la bureaucratie, mais Trotsky aussi a fait une critique de la bureaucratie en 1904 et ensuite après son élimination par Staline. Quelle différence y a-t-il entre votre critique et celle de Trotsky ?*

Lukács.— Vous savez sûrement que Trotsky a toujours été un bureaucrate. Il ne faut pas oublier... il y a une très belle petite chose dans les *Mémoires* de Gorki : Gorki a parlé une fois de Trotsky avec Lénine et Lénine a beaucoup loué les grands mérites que Trotsky a eus dans la guerre civile, etc. puis il a ajouté : « Tout de même, il nous appartient mais il n'est pas tout à fait des nôtres, il a » (et c'est une chose très intéressante que Lénine ajoute ici) « il a quelque chose de Lassalle ». Et je crois que cet élément lassallien empêche le trotskysme de devenir une doctrine qui puisse animer le mouvement ouvrier.

Y. B.— *D'ailleurs, dans le « Testament » de Lénine, on trouve la même appréciation : on y lit que Trotsky pêche par excès d'assurance et par un engouement exagéré pour le côté purement administratif des choses...*

Lukács.— C'est la même chose. Et c'est la même chose de dire que Trotsky s'intéresse trop au côté administratif des choses et de dire que le mouvement allemand, sous Lassalle, était un mouvement mené bureaucratiquement. C'est seulement après la mort de Lassalle que tout a changé sous une direction plus démocratique quitte à rechanger encore, dans la période impérialiste, de nouveau en bureaucratie.

Y. B.— *Il n'en reste pas moins que lorsque Trotsky a été chassé de l'U.R.S.S., quand il a écrit, par exemple, La révolution trahie contre Staline, il a tout de même fait une critique de la bureaucratie. Quelle critique vous faites à cette critique ?*

Lukács.— Je trouve que, dans le cas présent, comment dire, un bureaucrate fait la critique de l'autre bureaucrate. Il est hors de doute, bien sûr, que Staline était un bureaucrate et même, dans un certain sens, encore plus bureaucrate que Trotsky, mais, à vrai dire, ni Staline ni Trotsky n'étaient de vrais démocrates.

Y. B.— *Ainsi, dans la critique de Trotsky, il ne vous paraît y avoir rien d'intéressant, même d'un point de vue spéculatif ? Est-ce dès lors une simple critique de Staline et non point une critique de la bureaucratie ?*

Lukács.— Oui, c'est, comme je vous l'ai dit, un bureaucrate qui fait la critique de l'autre. La seule différence est que Trotsky a toujours eu de grands principes internationaux et il appréciait la bureaucratization de l'Union soviétique dans la perspective de l'internationalisme. Staline était un homme plus prosaïque et plus pratique, il considérait la tactique comme l'essentiel et s'il a réalisé la bureaucratie c'était pour des raisons tactiques. Quant à dire que Trotsky serait plus démocratique que Staline, je trouve que ce n'est pas vrai. Tout simplement pas vrai.

Y. B.— *S'il en est ainsi, dans les démocraties populaires d'Europe, Mao Tse Toung n'a-t-il pas tenté d'éviter ces défauts, notamment, assez récemment, par le recours à la « révolution culturelle ». Plus généralement, comment jugez-vous la révolution chinoise ?*

Lukács.— Vous savez, je veux vous faire une confession : je ne suis pas en mesure de vous répondre car je ne sais pas avec certitude ce que c'est que cette tendance de Mao Tsé-Toung. D'une part, on ne peut pas se fonder sur ce que les Mao Tsé-Toungistes font en Europe qui n'est, pour ainsi dire, qu'un épiphénomène. Quant à savoir comment Mao a réorganisé la Chine même, je dois dire que je ne le sais pas. Il faut ajouter qu'à ce propos aussi le communisme occidental a commis une grande faute théorique. Quand la Chine est entrée dans le Mouvement, Staline a déclaré qu'il s'agissait là, pour elle, d'une façon de dépasser le Moyen Age chinois. Mais le Moyen Age chinois, le Moyen Age en Chine n'a jamais existé. Il en résulte que nous nous sommes mis dans la situation d'examiner le cas de la Chine à partir d'un système économique qui n'y a jamais existé. Nous ne savons pas, je veux dire, plus exactement, je ne sais pas quelle était la nature réelle du régime chinois de cette époque ; ce n'était pas, à proprement parler, un régime bureaucratique, ni une situation comparable à celle de l'Europe du Moyen Age ; c'était ce que Marx a appelé « le mode de production asiatique », mais quant à savoir quelles sont les relations entre ce mode de production asiatique et le capitalisme, personne, me semble-t-il, ne l'a vraiment approfondi. Toutefois, nous en savons assez pour être sûrs qu'il ne nous est pas possible d'accepter à ce sujet « les frasques » (2) de Staline. Quant à moi, je me sens tout à fait incapable de comprendre le véritable principe de la révolution chinoise. Nous ne le savons pas parce que nous n'avons pas fait pour la Chine ce que Marx a fait pour l'Occident, c'est-à-dire l'analyse des relations entre l'économie européenne et le capitalisme. De ce fait, nous connaissons l'histoire des Etats du Moyen Age, nous savons comment ils ont passé du féodalisme au capitalisme, mais ce qui existait en Chine ce n'était pas le féodalisme. L'analyse, en ce qui concerne la Chine, reste à faire et, pour ma part, je ne suis pas un économiste, je ne suis pas non plus un spécialiste de la Chine ; il faudrait donc que des spécialistes de la Chine qui connaissent les principes économiques de la vieille Chine puissent maintenant analyser la transition qui a été réalisée en Chine et qui comporte sûrement des traits nouveaux que, pour ma part, je vous l'ai dit, je ne connais pas.

Y. B.— *Même si vous ne pouvez pas juger la révolution chinoise faute d'une connaissance approfondie de son histoire économique, pouvez-vous porter une appréciation sur les écrits théoriques de Mao Tsé-Toung ?*

Lukács.— Vous savez c'est toujours très dangereux de plaquer des déductions logiques sur des phénomènes économiques hétérogènes. La logique n'a pas les moyens de résoudre des problèmes de ce type dans de telles conditions. La recherche logique ne s'exerce valablement que dans l'analyse directe de

(2) *Sic*; Lukács s'exprimait directement en français.

problèmes concrets (3). Prenez l'exemple, en Europe, des féodalismes ; on ne peut pas raisonner à partir de l'essence du féodalisme ; la révolution anglaise du XVII^{ème} siècle était quelque chose de tout autre que la révolution française du XVIII^{ème} siècle. Parce que les économies étaient des choses différentes, les intérêts des classes étaient, par là même, différents et la France a fait une révolution d'un tout autre type que la révolution anglaise. Dès lors à partir d'une économie chinoise que je ne connais pas, dont je ne connais ni les lois ni les conséquences sociales, il m'est impossible de porter quelque jugement que ce soit.

[...] Il faut toujours considérer les choses d'un point de vue historique et dans une situation donnée. Ce n'est que lorsqu'ils expriment la véritable situation de l'homme dans la nature et dans la société que les principes peuvent avoir une efficacité. Or, cette situation change d'une façon particulièrement apparente lors des grandes crises qui donnent aux individus une spécificité qui ne préexistait pas. C'est pourquoi, pour Marx, l'homme est un être, comment dire *zufällig* (contingent, accidentel). Voyez, par exemple, le changement opéré par le capitalisme sur l'existence sociale de l'homme : un baron ou un comte restait toujours un baron ou un comte. S'il avait perdu son argent, il était un comte pauvre, mais il restait un comte. Maintenant, si vous considérez la société actuelle, l'homme est un homme tout simplement ; s'il a de l'argent il est capitaliste, s'il n'a plus d'argent il devient prolétaire. Il y a là une énorme différence entre le capitalisme et les sociétés qui l'ont précédé. Si on ne comprend pas ces différences structurales de la société, on ne peut jamais comprendre l'histoire.

Y. B.— *Lorsque, vers 1960, Kostas Axelos et les Editions de Minuit ont fait paraître en français votre livre : Histoire et conscience de classe, vous avez écrit une lettre pour contester l'opportunité d'une telle publication. Pourquoi ? Surtout que pensez-vous, aujourd'hui, de ce livre ?*

Lukács.— Il y a, dans ce livre, beaucoup de choses qui ne sont plus valables aujourd'hui. Pour ne prendre qu'un exemple, on peut dire que dans *Histoire et conscience de classe*, on croit que la dialectique n'existe que dans la société et qu'il n'y a pas de dialectique dans la nature. D'après mon opinion actuelle, ce n'est pas vrai. La vérité est qu'il y a deux sortes de nature : la nature inorganique et la nature organique et qu'à partir des deux naît la société. Et, entre ces deux, ou plutôt, entre ces trois formes de structure de l'être, il y a des relations très compliquées et très concrètes qu'*Histoire et conscience de classe* n'avait pas encore bien étudiées.

Y. B.— *En ce sens, ce livre serait plus incomplet que faux...*

Lukács.— Je crois que, dans ce livre, j'avais vu clairement que la dialectique dans la société est autre chose que la dialectique dans la nature ; à ce propos, je n'ai jamais partagé les vues de Engels ; j'ai toujours pensé que ce, disons,

(3) Lukács dit en fait (et mieux) : « il faut résoudre les problèmes dans leur concrétion ».

principe de la négation n'est pas un véritable principe des choses, mais je trouve, en même temps, que nous n'avons pas encore fait de véritables recherches pour étudier les relations entre la dialectique de la société et les dialectiques des formes des êtres qui viennent avant la société. Ici, il nous faudrait beaucoup plus d'analyses concrètes et des analyses beaucoup plus concrètes que celles qui ont été menées jusqu'à ce jour.

Y. B. - Dans cette perspective, que pensez-vous des positions de Sartre qui ne croit pas à la dialectique dans la nature et qui parle d'une « raison dialectique » ?

Lukács. — Vous savez, Sartre, sur ce point, a commis la même erreur que moi dans *Histoire et conscience de classe*. Mais pour parler d'une dialectique dans la nature ou du contraire, il faut comprendre ce que c'est que la dialectique. Croire, en effet, qu'il existe un système de contradictions dialectiques qui formerait comme une sorte de contrepoids à la logique non-dialectique est une opinion naturellement ridicule. Marx a très bien dit que la véritable science, au fond, c'est la science de l'histoire et il nous faut maintenant (ce que nous n'avons pas encore réalisé) faire une analyse entre les trois différentes formes de l'être et de l'Histoire. Ici, il y a les grandes choses que nous avons encore à accomplir.

Quand Lukács prononça cette dernière phrase, nous étions quelques-uns, autour de lui, à savoir que ses jours étaient comptés. Lui-même, sans doute, ne l'ignorait pas, mais le philosophe ne s'inquiète pas de sa mort ; il parlait de retourner à Budapest pour reprendre son travail. J'ai pensé qu'il donnait ainsi un dernier exemple de sa méthode qui néglige les « contradictions » de l'instant et les situe dans un ensemble plus vaste où elles prennent une autre signification. A plusieurs reprises, pour exciter son discours, j'ai cherché à opposer un texte à un autre ou telle action à une déclaration antérieure. J'entends encore sa voix me répondre : « Vous savez » ou « n'oubliez pas que » il ne faut jamais « avec un mot de Marx arranger une question » ou « il ne faut pas voir seulement le côté négatif ».

Ce n'est pas le lieu, ici, dans ce court texte d'hommage, de discuter cette conception d'origine hégélienne. Toutefois, si le dépassement dialectique des contradictions et des erreurs sanctifie peut-être l'Histoire, peut-on oublier ceux qui sont morts pour cette erreur ou par elle et absoudre ceux qui, la connaissant, ne l'auraient pas dénoncée ? L'oiseau de Minerve, pour tout comprendre, ne se lève qu'à la tombée du jour quand la bataille est finie, mais, pour nous, écrire ce n'est pas seulement décrire. Lorsque le philosophe prétend ne savoir dire ni oui ni non, par le fait qu'il s'exprime, il a aussi la fonction de l'oracle de Delphes : il indique. Or, après la mort de Dieu, qui peut, pour parler ou pour agir, se fonder sur une vérité indubitable ? Qui pourrait cependant se taire ou ne rien faire comme si tout était égal ? ou dire, un jour blanc, un jour noir, parce que tout réel est rationnel ? Entre ces

pôles, Lukács a hésité. Il ne pouvait plus trouver la sécurité dans une rationalité « éternelle », simple substitut de Dieu, après la critique marxienne de l'idéalisme hégélien. S'il remplaçait Dieu par le Parti, il n'évitait pas — comme l'expérience l'a montré — le « culte » dit de la personnalité, c'est-à-dire la sanctification de la dictature d'une minorité cooptée et finalement celle d'un homme. Dans ces conditions, que signifie : « revenir à Lénine » ? On répétera : le Parti ne peut avoir raison contre les masses, mais le Parti n'en est pas, pour autant, forcé d'adopter tout ce que les masses demandent. Les « dirigeants » n'ont plus qu'un rôle d'opérette lorsqu'ils en sont réduits au : « Je suis leur chef, il faut donc que je les suive ! ». Mais quelles peuvent être les modalités pratiques de cette direction dialectique qui oriente sans se couper des masses ? Il en existe, certes, des exemples historiques, depuis la manipulation démagogique jusqu'à la participation récupérante, sans oublier les divers prestiges du chef charismatique. Dans la thèse de Lénine, quel est le critère de l'erreur des masses et le fondement de l'autorité rectrice du Parti ? Que signifie la proximité prolétarienne si les normes sont imposées de l'extérieur ? Quelles devront être les formes de la contrainte destinée à corriger l'errance des masses ? L'expérience de Lénine, ici, éclaire peu ; Lénine s'est exprimé, sur ce sujet, sans ambiguïté : il faut d'abord expliquer avec une infinie patience, mais, à la fin, si on ne réussit pas à convaincre, il faut frapper et même, comme il dit, dans une improvisation célèbre, lors du dixième congrès, « discuter avec des fusils ». C'était à l'époque de la révolte de Cronstadt. Ainsi peut-on échapper à la contradiction et faire autre chose qu'osciller de la participation récupératrice à la répression sanglante dès lors qu'on pose en principe, du moins implicitement, la loi de l'échange inégal ?

Y. B.